

**Communication
de Monsieur Gilbert ROSE**



Séance du 17 novembre 2006



Il y a cinquante ans disparaissait Gustave Charpentier

Il y a cinquante ans, ... Monsieur le Président, chers confrères, c'était hier ...

Pourtant cinquante-six années se sont écoulées depuis qu'un jeune élève du Conservatoire de musique de Nancy, classe d'alto de Gaston Stoltz, membre de notre compagnie, terminait ses études à Paris, courant le cachet, comme on dit encore dans notre jargon musical.

Un de ses maîtres, devenu son ami, Jésus Etcheverry, connaissant son impécuniosité, ne manquait jamais l'occasion de le faire engager à l'Opéra Comique où il était second chef, chaque fois que l'on avait besoin d'un percussionniste supplémentaire à l'orchestre.

Un jour du mois de février 1950, le jeune musicien, que vous avez sans doute reconnu, arriva à la première répétition d'orchestre d'une oeuvre lyrique de Gustave Charpentier, «Louise», dirigée par André Cluytens. Celui-ci, avant même de commencer à déchiffrer la musique, annonça aux musiciens qu'il avait invité le compositeur à venir diriger le 3^{ème} acte de l'ouvrage dont on célébrait le 50^{ème} anniversaire, et que ce dernier avait accepté.

Cette nouvelle produisit un effet d'effervescence mais aussi de surprise parmi les artistes de l'orchestre. Comment un homme de cet âge - il avait 90 ans - pourra-t-il encore diriger ne serait-ce qu'un seul acte ? Et quel acte ! Celui du Couronnement de la muse pour lequel une centaine d'artistes lyriques se trouve en scène !

A ma grande honte, j'avoue que je ne participai pas à cet émoi collectif, ne connaissant à cette époque ni l'œuvre, ni son auteur.

Le lendemain, en arrivant dans la salle de répétition, je vis, aux côtés du chef d'orchestre, un monsieur âgé, à la chevelure chenue, vêtu d'une tenue austère, un peu vieillotte, une lavallière en place de cravate, mais dont le regard vif et enflammé attira mon attention, et à qui tous les musiciens firent une longue ovation.

Alors, je me souvins que quelques années auparavant, à l'orchestre du Lycée Henri Poincaré, sous la direction de Gaston Stoltz, nous avions joué une oeuvre de Gustave Charpentier, qui m'avait ému à un point tel, qu'encore aujourd'hui, je me demande si cette merveilleuse musique, grandiose, envoûtante et fastueuse à la fois, n'avait pas insidieusement décidé de ma vocation.

Il s'agissait des «Impressions d'Italie», unique œuvre de Charpentier écrite pour orchestre seul, sans l'apport de la voix qui lui était si chère. Œuvre de jeunesse, si l'on peut dire, cette suite en cinq parties fut le second envoi de Rome, donc composé en 1888-1889. Le premier envoi était «La Vie du Poète», qui fut jouée à Nancy, salle Poirel, en mars 1952, toujours par l'orchestre et la chorale du Lycée Henri-Poincaré.

1950, c'est aussi l'année au cours de laquelle la ville de Nancy attribua à Gustave Charpentier sa grande médaille d'or. Souffrant, celui-ci ne put venir la recevoir.

Audition de *Napoli* par un orchestre dirigé par Gustave Charpentier en 1920.

Gustave Charpentier a obtenu le 1^{er} Grand Prix de Rome à l'âge de 27 ans. C'est assez tard. Pratiquement tous les compositeurs ayant passé cette épreuve étaient beaucoup plus jeunes, Massenet, son maître avait 21 ans, Pierné 19, Debussy 22. D'ailleurs ce dernier quittait la Villa Médicis lorsque Charpentier y arrivait, alors qu'il avait deux ans de moins que lui.

Disons brièvement qu'après avoir obtenu facilement des récompenses à l'Ecole de musique de Tourcoing puis des 1^{ers} prix de violon et d'harmonie au Conservatoire de Lille, Gustave se présenta au Conservatoire de Paris, dans la classe du violoniste Lambert Massard. Le niveau était bien supérieur à ceux qu'il avait connus jusqu'à présent. Les facilités naturelles qu'il possédait ne suffirent plus pour le faire progresser. Il fallait travailler ... Mais voilà ... Il demeurait à Montmartre, à deux pas du Conservatoire, et découvrait avec ravissement ce quartier, sa faune de rapins, ses maisons de couture avec ses ouvrières, dont nous reparlerons, si vous le voulez bien.

Il n'apporta aucun soin à son travail et au bout de deux ans d'études infructueuses, sans aucune récompense de fin d'année, il fut licencié. Dans ses Mémoires, Gustave consacre plusieurs pages à son professeur de violon, lui trouvant tous les défauts et toutes les inaptitudes possibles à l'enseignement, alors que Wieniawski, Sarasate et bien d'autres sortaient de cette classe. Il faut lire ce texte avec réserve car Gustave est le seul responsable de son échec. Il lui restait l'harmonie et il se présenta au concours d'entrée dans la classe de Emile Pessard. Ce ne fut guère mieux car, à l'issue de deux nouvelles années, il n'obtenait qu'un 2^{ème} accessit.

Il faudra sa rencontre avec Jules Massenet qui l'accueillit dans sa classe de composition en 1885 pour transformer complètement notre bohème et lui faire comprendre qu'il était en train de gâcher ses aptitudes et sa vocation pour la musique. Deux ans plus tard et pour son premier essai, Charpentier obtenait le 1^{er} Grand prix de Rome et partait pour la Villa Médicis où il séjournera trois années.

Né à Dieuze le 25 juin 1860 dans une famille modeste dont le père était boulanger aux Salines Royales, Gustave fit comme tous les Charpentier avant lui, il apprit la musique au sein d'une des deux sociétés musicales de la ville, la Sainte-Cécile et l'Union, toutes deux, entre parenthèses, dirigées par les frères Cibulka, lesquels se détestaient furieusement.

Si son père n'avait décidé de quitter la ville de Dieuze, Gustave serait sans doute resté un clarinettiste amateur et anonyme toute sa vie, et peut-être aussi boulanger.

Depuis que je m'intéresse à ce compositeur lorrain, je suis effaré par les inexactitudes qui ont été émises à son sujet, surtout sur Internet. Parmi celles-ci, on peut lire fréquemment que les Charpentier ont quitté Dieuze pour fuir le joug des Allemands. Il suffit pourtant de vérifier la chronologie des événements pour s'apercevoir qu'ils habitaient Tourcoing bien avant le déchaînement des armées prussiennes. Si Charles Charpentier quitta Dieuze avec son épouse et ses deux fils, c'est dans le but de découvrir des horizons plus larges et plus vivants pour l'avenir musical de Gustave et de son frère Victor. Il souhaitait trouver ailleurs ce que les sociétés musicales locales ne pouvaient leur offrir. Il avait l'ambition de donner à ses enfants l'occasion et les moyens de dépasser la médiocrité qu'il avait lui-même vécue, et leur permettre de fréquenter un milieu plus libéral, vers le progrès et l'ouverture d'esprit. Il y réussit pleinement, malgré l'apathie de Gustave à ses débuts parisiens.

Audition des *Chevaux de bois*, mélodie sur un texte de Verlaine, par Jean Planel et un orchestre dirigé par Eugène Bigot en 1935.

Le séjour à Rome ne fut pas des plus réjouissants pour Gustave Charpentier. Supportant difficilement l'autorité, il s'insurgea très vite contre le règlement de la Villa Médicis, surtout l'article interdisant l'entrée des femmes dans l'établissement. Comme l'a dit finement Xavier Leroux, «à la Villa Médicis il était interdit d'avoir une Muse ... dans sa chambre».

Le pauvre Hébert, directeur à ce moment, eut beaucoup de difficultés avec son pensionnaire récalcitrant. Il dut céder sur beaucoup de points dont celui des femmes. Il me faut aborder ce sujet et je prie mes confrères féminins de bien vouloir momentanément fermer leurs chastes oreilles. Maintenant que nous sommes entre hommes, je peux vous affirmer que Gustave était un fieffé coureur de jupons et - Montmartre oblige - je dirais un lapin agile plutôt qu'un chaud lapin.

Il ne s'est pas marié et n'a donc pas eu de descendance officielle. Mais il est fort probable que quelques naissances clandestines aient perpétué anonymement son génie de la musique sur la butte Montmartre à cette époque. D'une allure générale désinvolte, des vêtements de rapin, de longs cheveux et une moustache aux pointes en bataille, plus tard une barbiche sombre, bref un physique agréable, lui ont apporté beaucoup de succès féminins. Surtout dans son quartier, la Butte Montmartre, avec ses nombreux ateliers de couture. Il fréquenta assidûment cousettes, brodeuses, ravaudeuses et autres arpettes, ce qui explique parfaitement son manque de travail durant ses premières années au Conservatoire.

D'un côté plus positif, l'une de ses aventures amoureuses lui aurait inspiré le sujet de «Louise» dont il commença à entreprendre la composition à Rome. En effet, il a connu une jeune couturière portant ce prénom, pour laquelle il éprouva des sentiments profonds au point de lui consacrer l'oeuvre qui le rendit célèbre dans le monde entier. Il raconta tout simplement sa propre histoire, remplaçant son état de musicien en celui de poète. Lorsqu'en 1938 Abel Gance tourna un film sur «Louise» et qu'il rétablit la vérité, Gustave Charpentier devint furieux et se fâcha avec le réalisateur. Pour d'autres raisons ajoutées à celle-ci un procès fut même envisagé entre les deux créateurs.

Audition du début de *Louise*,
par Georges Thill et un orchestre
dirigé par Eugène Bigot en 1935.

Louise ... Le souvenir de la jeune couturière portant ce prénom était encore fortement imprégné dans l'esprit de notre compositeur au début de son séjour à Rome. Les rencontres féminines dans la ville éternelle ravivaient quelques fois ce souvenir. Je le cite lorsqu'il narre une rencontre avec deux jeunes ro-

maines : «l'une ressemblait à la chère Montmartroise dont je caresse le projet d'immortaliser le souvenir, à Louise, à ma Louise».

Il caressait le projet, mais ne commença à le concrétiser que deux ans plus tard, lorsqu'il écrivit un premier acte. La jeune Louise est alors passée au second plan et le ménage de ses parents, «ces humbles, ces dédaignés, tout ce peuple du faubourg que le drame musical a toujours ignorés», selon les propos de Gérard Bauer, représente le principal intérêt de son esquisse. Il faudra une nouvelle rencontre féminine pour remettre le couple Louise-Julien au centre de l'action.

Cette rencontre eut lieu à la Villa Médicis, où une jeune interprète italienne, travaillant à l'Ambassade de France, vint proposer ses services. Votre nom ? Fantina (déjà l'admirateur de Victor Hugo dresse l'oreille) ; votre prénom ? Luisa. Charpentier entendit ce mot d'une voix si musicale qu'elle semblait commencer une chanson. Il ajoute : «J'eus au cœur un tel frisson et dans les yeux un tel éclair qu'elle s'étonna Luisa. Un court silence se fit autour de cette table où les six lettres du titre de l'oeuvre naissante me semblaient tourner. Nous prîmes rendez-vous pour le lendemain».

Désormais Luisa s'installa près de la table de Gustave chaque après-midi, puis en permanence, faisant mentir l'adage de Xavier Leroux. Luisa s'éprit du roman d'amour que, de confidences en confidences, Gustave lui avoua. Elle s'éprit également du créateur qui le lui rendit bien. C'est dans ce bain d'amour que Charpentier écrivit le premier acte de «Louise» tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Puis Gustave quitta Rome en promettant à Luisa de revenir. Ils s'écrivirent, s'invitant réciproquement à effectuer le voyage C'est elle qui vint, deux ans plus tard. Charpentier, en 1892, était dans une grande effervescence. Le succès était venu, on jouait ses mélodies et les «Impressions d'Italie» un peu partout ; il effectuait des démarches dans tout Paris et surtout, il était plongé dans l'écriture de la suite de «Louise». Tout cela au milieu d'aventures féminines les plus extravagantes, lui causant, par leur nombre, certains avatars dont il se serait volontiers passé et que je ne peux vous conter faute de temps.

Il fut frappé par son apparition dans sa modeste chambre de la rue Custine, soudaine, inattendue, quoique suscitée par ses lettres. En sommeil, son amour pour elle se réveilla brusquement, mais il eut un geste de contrariété plutôt que l'accueil qu'elle pouvait attendre. L'attitude embarrassée de Gustave ne lui échappa pas, elle l'avait prévu, car elle avait loué une chambre dans l'immeuble voisin, au 4^{ème}, vis-à-vis de ses fenêtres. «Car, dit-elle, je ne veux pas être un embarras dans ta vie parisienne. Quand tu voudras de moi, tu n'auras qu'à me faire signe, j'accourrai».

Ainsi, dit Gustave, se passèrent deux longs mois, longs de soucis, courts d'ivresse. Puis, lassée, Luisa repartit le matin d'une dernière nuit. Charpentier consacre un long chapitre de ses Mémoires à cette visite, qu'il termine par cette phrase : «De rage, j'empoignai l'oreiller et le couvrit de baisers fous, le coeur en folie, les yeux baignés de larmes, et je m'écroulai sur le lit à la place encore moite où, tout à l'heure, son corps attendait mes caresses». Louise avait supplanté Luisa et Gustave resta célibataire.

Audition : *La soupe est prête*,
acte 1, scène 3 de *Louise*,
par André Pernet et Aimée Lecouvreur,
orchestre dirigé par Eugène Bigot en 1935.

Dès 1895, «Louise» est prête à être exécutée. Plusieurs directeurs de théâtre souhaitaient en faire la création, mais en y apportant des modifications ou des coupures. Charpentier fut intransigeant et refusa avec force tout changement dans son «roman musical», comme il nommait son œuvre. Ainsi Bertrand, de l'Opéra, Gunsbourg de Monaco et même Carvalho ne purent convaincre Gustave. Ce dernier, en attendant la création de «Louise» ne restait pas inactif.

C'est l'époque au cours de laquelle il modifia les mélodies ramenées de Rome et en écrivit de nouvelles, surtout sur des textes de Baudelaire et Verlaine, mais aussi de ses contemporains et amis tel Georges Vanor, avec qui il partageait une admiration sans borne pour Wagner, Emile Blémont et surtout Camille Maclair, co-fondateur du Théâtre de l'Œuvre, qu'il renia avec force lorsque ce dernier, pourtant défenseur de Dreyfus, devint anti-sémite et collaborateur des nazis pendant l'occupation.

Verlaine, son préféré, lui inspira la «Sérénade à Watteau», pour voix solistes, chœur et orchestre, représentée au Jardin du Luxembourg le 8 novembre 1896. Le poète est mort depuis dix mois, mais je n'ai retrouvé aucun indice de rencontre entre le compositeur et le pauvre Lelian.

Le succès populaire fut important, à tel point que Charpentier récidiva l'année suivante avec le «Couronnement de la Muse». Fréquemment, les artistes de Montmartre organisaient des fêtes populaires appelées les Vachalcades, avec fanfares et chars sur lesquels se pavanaient les rapins et leurs modèles, ces derniers souvent en tenue d'atelier.

Charpentier en fit une fête musicale organisée avec, en apothéose, le couronnement de la muse de Montmartre. La première représentation eut lieu le 17 juin 1897 au Nouveau Théâtre, rue Blanche, dirigée par son ami Lugné-Poe. Dès le lendemain, la presse fut dithyrambique. Gustave modifia constamment son oeuvre de façon à ce qu'elle puisse être jouée en plein air, dans toutes les

villes avec l'effectif dont celles-ci pouvaient disposer, toujours grandiose. Après Lille, le «Couronnement» fut donné sur la place de l'Hôtel de Ville de Paris le 13 juillet 1898.

Les orchestres réunis de l'Opéra et de l'Opéra Comique, la musique de la Garde Républicaine participèrent à cette manifestation, ainsi que quatre cents chanteurs de toutes les chorales de Paris, le soprano de l'Opéra Comique Marthe Riotton, future créatrice du rôle de Louise, le peintre Adolphe Willette en Pierrot et la Beauté, Cléo de Mérode, danseuse étoile de l'Opéra, accompagnée de vingt danseuses du même théâtre. Au milieu de ces vedettes, la Muse, une inconnue de la Butte, Marguerite Stumpp, petite ouvrière de Montmartre.

Lorsque cette oeuvre fut jouée à la Pépinière de Nancy le 15 août 1909, sous la direction du compositeur, la muse était une linotypiste de chez Berger-Levrault nommée Marie Groll.

Audition du *Couronnement de la Muse*,
par une harmonie anonyme en 1921.

Le nouveau directeur de l'Opéra Comique, Albert Carré, accepta finalement «Louise» sans rien y changer. Il venait de Nancy où il avait dirigé le théâtre de la ville pendant quelques années. Il me faut dire, à son sujet, que Albert Carré ayant assisté le 27 juin 1884 au premier concert de l'Orchestre du Conservatoire de Nancy nouvellement créé par le directeur Edouard Brunel, dans le grand salon de l'Hôtel de Ville, trouva l'acoustique inadaptée pour une telle formation. Aussi proposa-t-il à Brunel de poursuivre la série des autres concerts dans son théâtre, ce qui fut fait dès le suivant le 16 octobre. Les successeurs de Brunel, Gustave Sandré puis Théodore Glück conservèrent cette habitude jusqu'en décembre 1889, date à laquelle les concerts eurent lieu dans la nouvelle Salle Poirel. Mais, chers confrères, vous savez cela mieux que moi.

Revenons à «Louise», dont la première eut lieu le 2 février 1900 avec Marthe Riotton, Louise, Adolphe Maréchal, Julien, Lucien Fugère, le père et Blanche Deschamps-Jéline, la mère. Les décors étaient de Lucien Jusseume, André Messenger étant au pupitre et le président de la République Emile Loubet dans l'avant-scène officielle.

Le succès fut considérable et la presse unanime pour louer l'ouvrage, avec néanmoins de petits bémols au sujet du livret, jugé un peu vulgaire. Les propos échangés sur le plateau sont ceux utilisés tous les jours par les modèles des personnages, ouvriers, midinettes, étudiants pauvres, artistes. Charpentier a mis en scène des gens simples, observés dans leurs occupations journalières, avec leurs petits problèmes, confrontés à des situations ordinaires de la vie quotidienne.

On a soupçonné Charpentier d'avoir fait appel à son ami Saint-Pol-Roux pour écrire le livret, mais il s'en est toujours défendu. De plus, le style des drames du poète est différent de celui du livret de «Louise». Il s'agit sans doute de médisances dues à la jalousie. Car les représentations à l'Opéra Comique se poursuivaient intensément avec une fréquentation toujours nombreuse et assidue. Pourtant la pièce faillit être interrompue prématurément.

Le soir du 13 avril, un peu plus de deux mois après la création, Marthe Riotton, souffrante, commença péniblement le 1er acte, résista courageusement durant le second, puis s'écroula, vaincue par la maladie. Affolement total, car on n'avait pas prévu de doublure. Carré, la mort dans l'âme, pensa faire une annonce et rembourser le public. Dans la panique générale, on ne sait qui eut l'idée de la solution pour le moins hasardeuse. La principale intéressée a écrit plus tard que c'est Carré lui-même.

D'autres, que c'est Messager. Gustave Charpentier raconte que c'est Lucien Fugère, qui tenait le rôle du père, qui sauva la situation. Il avait depuis deux ans une jeune élève écossaise, à qui il avait appris le rôle de Louise et qui assistait systématiquement à toutes les représentations, partition sur les genoux. Elle était dans la salle. On la fit venir, on la vêtit et le 3^{ème} acte commença sans que la jeune inconnue n'émette la moindre protestation. Sans avoir jamais répété ni avec l'orchestre ni avec les autres interprètes, Mary Garden fit un triomphe. Elle garda le rôle et deux ans plus tard, au même endroit, avec le même chef d'orchestre et le même décorateur, elle créa celui de Mélisande dans l'oeuvre de Debussy. Elle fit ensuite une carrière lyrique exceptionnelle qu'elle termina à la direction de l'Opéra de Chicago, et revint mourir à Peille, au-dessus de Monte-Carlo le 3 janvier 1967, âgée de 93 ans.

Audition : *Depuis le jour*
par Marthe Riotton en 1911.

Je n'ai pas le temps de vous parler de l'essor considérable de «Louise» dans le monde dès sa création à Paris. Cela commença par Bruxelles, puis Berlin, conduite par Richard Strauss, Vienne, dirigée par Gustav Malher, l'Italie, Prague, Budapest, Genève, Londres, New-York, Philadelphie, Chicago, l'Amérique du Sud.

Partout, sauf aux Amériques, Charpentier se déplaçait et assistait aux répétitions et aux spectacles. A tel point que n'ayant plus le temps de rentrer chez lui entre deux voyages, il élut domicile à l'Hôtel d'Orsay, près de la gare. C'est d'ailleurs dans cet endroit peu flatteur que Charles Widor, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, accompagné de quelques confrères, vint lui annoncer, le 26 octobre 1912, son élection dans cette compagnie, au fauteuil

numéro 6, laissé vacant par son maître bien-aimé Jules Massenet, décédé le 17 août précédent.

Mais revenons en arrière, si vous le voulez bien, et évoquons la création d'une importance toute temporelle et totalement oubliée, du Conservatoire de Mimi Pinson.

Charpentier, dès les premières années passées à l'atelier de tissage de Floris-Siméon-Joseph Lorthiois, fut confronté à l'inégalité sociale. C'est la raison pour laquelle il créa, dès l'âge de 15 ans, un orchestre avec les ouvriers et les employés de la manufacture, le patron lui-même ne dédaignant pas y jouer la partie de violon.

A Montmartre, un esprit semblable habitait toujours Charpentier. Sur la Butte il observait le même fossé entre patrons et ouvriers et il souhaitait un rapprochement identique grâce à la musique. Ce fut facile dans un quartier où les artistes étaient un lien naturel entre les classes sociales. Mais Montmartre n'était pas Paris.

D'abord, il demanda à Albert Carré de mettre quatre cents places gratuites à la disposition des ouvrières de Montmartre, pour la 50^{ème} représentation de «Louise». Le directeur accepta immédiatement. Alors, Gustave écrivit à tous les directeurs des théâtres parisiens, afin qu'ils agissent de même. Ce fut un beau scandale. La plupart refusèrent net, les autres tergiversèrent pour finalement ne pas donner suite à cette généreuse entreprise. Pierre-Gabriel d'Haussonville, - je n'ose dire qu'il était académicien - écrivit un article lamentable sur la place que chacun doit occuper dans la société. Celle des ouvrières n'étant pas le théâtre et encore moins l'Opéra Comique. Mais comme le dit si justement Maurice Bagot : L'odieux article de Monsieur d'Haussonville ne réussit qu'à provoquer un mouvement de sympathie autour de Gustave Charpentier».

Alors celui-ci fonda l'Oeuvre de Mimi Pinson dont le but était d'offrir des places de théâtre aux ouvrières parisiennes. En 1902, cette association comptait 1 200 adhérentes et 500 souscripteurs. Charpentier compléta son oeuvre en créant des cours populaires et gratuits de musique et de danse classique. Il réunit toute cette jeunesse féminine à la Bourse du Travail le 31 août 1902 et les cours commencèrent dans le vaste bâtiment de la maison Pleyel, rue Rochecouart, mis gracieusement à la disposition du Conservatoire Populaire de Mimi Pinson par son directeur Gustave Lyon. Les amis de Charpentier assurèrent gratuitement les cours, Francis Casadesus, Albert Doyen, Marc Tournier, même le poète Saint-Georges de Bouhéliér, qui seconda le directeur dans sa tâche administrative. Ainsi Gustave Charpentier participa-t-il à l'émancipation de la femme et son éducation artistique grâce à la musique.

Audition : *Depuis le jour*,
par Ninon Vallin et un orchestre
dirigé par Eugène Bigot en 1935.

Il ne m'est pas possible, malgré le temps restreint qui m'est réservé pour évoquer devant vous la mémoire de Gustave Charpentier, de passer sous silence la fondation du Syndicat des Artistes Musiciens, création à laquelle notre compositeur fut étroitement associé avec ses amis Xavier Leroux et Adolphe Bruneau. Il en fut d'ailleurs le président d'honneur, poste occupé aujourd'hui par Pierre Boulez.

Les chefs d'orchestre et les musiciens français, qui, à présent, occupent des situations professionnelles confortables grâce à Charpentier, l'ignorent sans doute, car en ne jouant pas les oeuvres de notre compositeur lorrain, ils font preuve d'une déplorable ingratitude associée à un manque de jugement sur cette musique très savante pour son temps, devant laquelle se sont inclinés respectueusement les compositeurs de sa génération, Dukas, Ropartz, Pierné, Bachelet, les plus jeunes aussi, Reynaldo Hahn, Charles Koechlin, Florent Schmitt, mais également ses aînés, à commencer par son maître Massenet, suivi de Gounod, Vincent d'Indy, Chabrier, Messager et même Saint-Saëns, qui pourtant ne l'aimait guère et n'a pas voté pour lui lors de son élection à l'Institut.

Par contre, Debussy le détestait, ce qui est logique, puisqu'il avait décrété qu'on ne pouvait plus évoluer dans le système harmonique et qu'il fallait le transformer littéralement, ce qu'il a d'ailleurs effectué. Or, Charpentier, sans modifier le système et sans le déstabiliser, l'a fait progresser.

Pour terminer mes propos d'aujourd'hui, qui n'ont fait que survoler succinctement les principaux événements de la vie du compositeur, permettez-moi, chers confrères, de vous citer quelques phrases des Mémoires de Gustave Charpentier sur l'amitié de son entourage aux heures de gloire et les visites d'amis aux jours de ses victoires :

- On parle de toi ! - Bravo ! N'oublie pas ta petite amie !
- Ou celle qui a connu tes premiers rêves de gloire !
- Ou celle qui t'a encouragé dans ta carrière, qui a partagé tes déboires.
- Celui qui a été en classe avec toi.
- Ou celui qui t'a prêté ton premier complet lors de ta représentation au concours de Rome.
- Ou le voisin que tu as fait cocu, mais qui t'a pardonné car ce n'était pas toi qu'elle admirait, c'était cette sacrée musique qui t'a conduit où tu es à présent.

Sans rancune, n'est-ce pas ?

- Et ta concierge ; «Votre portrait, Monseigneur, pour mettre à côté de celui de mon regretté mari qui avait dit : celui-là sera évêque ou pendu».

Gustave Charpentier ne fut ni l'un, ni l'autre, il eut ses heures de gloire, il s'en accomoda fort bien. Trop peut-être ... Ses lauriers furent pour lui un lit douillet sur lequel il s'endormit trop souvent. Adulé hier, oublié aujourd'hui, la ville de Dieuze seule a honoré sa mémoire en organisant deux semaines de manifestations musicales à l'occasion du 50^{ème} anniversaire de son décès, survenu le 18 février 1956. L'Orchestre Gaston Stoltz participa à ce souvenir ainsi que l'Harmonie nancéienne.

Que notre compositeur lorrain se console, nul n'a pensé non plus au même anniversaire en ce qui concerne Irène Joliot-Curie un mois plus tard, Henri Chrétien la semaine précédente, ni même Mistinguett le 5 janvier. Et je ne parle pas de Bertold Brecht ni d'Alfred Kinsey au mois d'août suivant, puisqu'ils sont étrangers.

Que voulez-vous, cette année, il n'y a que Mozart qui mérite nos sentiments commémoratifs. Malgré le génie de Wolfgang Amadeus, je déplore que dans notre pays, on ne lui ait pas fait partager quelques autres souvenirs musicaux, plus français, plus lorrains.



Discussion

Le Président remercie l'orateur et donne immédiatement la parole à l'auditoire.

Madame Stutzmann indique qu'elle a retrouvé, dans sa généalogie, une parenté avec G. Charpentier et rappelle combien le rôle de Louise est écrasant. Monsieur Rose confirme et souligne l'originalité du personnage qui veut vivre son amour librement et qui ne peut être comparé ni à Carmen ni à Manon.

Monsieur Burgard insiste sur la peinture du petit peuple qui est faite dans Louise, personnages que l'on pouvait retrouver dans sa jeunesse à Nancy au Faubourg des Trois Maisons.

Monsieur Larcen rapporte qu'il a trouvé, dans la correspondance de son grand père, une carte de visite de Charpentier qui semble dater de la représentation du Couronnement de la Muse à Nancy, son grand père étant alors président de l'association des étudiants. Madame Durivaux-Leyris et Monsieur Perrin sont également intervenus dans la discussion.